

Se débarrasser du Réel

Je débarrassais le grenier d'un bâtiment municipal. Ça n'avait pas servi depuis trois ans. J'avais essayé de transformer ça en atelier artistique d'avant-garde pour poètes paumés. Ça n'avait pas marché. Y'a des pots de peinture ouverts couverts de coulures, des documents partout, des tas d'objets indéfinissables. Il faut descendre tout ça à la poubelle et je ne suis pas sûr d'avoir suffisamment de sacs. Je récupère tout ce qui peut servir de sac. Néanmoins, je veux conserver certaines choses notamment trois figures de bois blanc sculptées, hautes d'une trentaine de cm. Quand je dis figures, je sais juste que ça représente quelque chose, ce n'est pas abstrait. Mais là, je ne sais pas quoi.

Mon père m'aide et on essaye de tout bourrer dans sa R16.

Au départ de l'histoire, je trouvais dans cette pièce, sur le lit du haut d'un lit gigogne, un petit gamin, pas plus de 5 ans qui était paumé là. Oublié par sa famille. Ou alors je l'avais mis là pour un jour ou deux, le temps de trouver une solution. Quand j'ai vu tout le bordel qu'il y avait à débarrasser, j'ai oublié le gamin.

Je retrouvais aussi de vieux copains qui étaient venus de façon épisodique à l'atelier. Ils commençaient des trucs et ne les finissaient jamais. L'infini, c'est un défi, ni sable, ni mer.

La responsable de la mairie, une petite dame rondouillette d'une cinquantaine d'années est venue parce qu'elle a vu d'en bas la lumière. Elle est venue voir ce qui se passait. Elle n'était pas au courant ; elle était sur le point de sévir, mais bon, elle veut bien fermer les yeux puisque je suis en train de débarrasser, mais elle insiste pour obtenir le local vide et propre dans les plus brefs délais.

Et y'en a, et y'en a ! c'est au 7, 8^{ème} étage sans ascenseur. Qu'est-ce que j'en ai fait, des monter et descendre ! J'avais l'impression que ce serait sans fin. Quand je me suis réveillé, y'en avait encore.

C'est la suite de mes aventures avec le Réel. J'en ai rêvé des centaines de fois sous des formes très différentes. Souvent, ce sont des gens qui viennent squatter chez moi et qui m'empêchent de travailler. Ici, ce sont des objets, ce dont j'ai souvent rêvé aussi. Des accumulations d'objets sales et poussiéreux. Le fait que je puisse les qualifier de sales et de poussiéreux ne leur confère pas une forme ni un nom. Ils sont donc bien Réels. La caractéristique commune avec les personnages qui m'envahissent (et que je ne peux pas plus nommer), c'est ce sentiment d'invasion. Les uns comme les autres, je ressens ce désir impérieux de les virer, et j'ai beaucoup de mal à y parvenir. Ils ne sont pas angoissants, juste encombrants.

Ici, émergent les pots de peinture et j'ai oublié de mentionner des pinceaux usagés. De toute façon il s'agit de création artistique ; mais, hormis les trois sculptures de bois blanc, je ne trouve aucune œuvre achevée. Cette idée est renforcée par l'évocation des amis incapables d'achever une œuvre, et le jeu de mot trouvé au moment de dicter dans l'Iphone : l'infini c'est un défi, ni sable, ni mer. En effet, le rivage est une finitude, certes mouvante, mais néanmoins claire. Il s'agissait

donc de construire des représentations et ce grenier est le lieu des représentations inachevées, qui sont restées dans le Réel. Des traces mnésiques de sensations, dont ma théorie de la rondelle rend bien compte, lorsque l'acoupage ne se recoupe pas. ça donne une de ces courbes infinies : paraboles et hyperboles.

C'est pourquoi, ce que je peux en symboliser, ce ne sont pas les représentations elles-mêmes, mais les outils que j'imagine après coup capables de fabriquer des représentations.

De ce magma émergent les trois sculptures de bois blanc, qui ont toutes les apparences de l'achevé, quoiqu'elles présentent des traits mal dégrossis. Mais en art, c'est un style. Je peux imaginer que l'une d'elle pourrait représenter un ours vaguement debout. Mais dans cette image intervient une part de reconstitution après coup. Comme quand on vous donne des pointillés, ou des points numérotés, et que vous pouvez reconstituer une forme lisible. Cela fait partie des jeux que l'on donne aux enfants. L'ours pourrait évoquer une peluche, mais je me souviens très bien des deux peluches que j'avais : un chien blanc et un lapin gris en culotte bleue. Ce n'est donc pas le souvenir précis d'une peluche.

Le chiffre trois me renvoie au système trois pièces : le phallus. C'est peut-être bien une des premières représentations de mon corps ou afférente à mon corps. Y'a pas intérêt à le flanquer à la poubelle, celui-là. La division en trois, le flou, le rapport lointain aux peluches, tout cela, ce sont des indices dont le flou n'est peut-être pas à attribuer au Réel, mais au refoulement, c'est-à-dire aux déguisements de la censure.

L'enfant de cinq ans est évidemment moi à cet âge-là. L'âge fatidique au-delà duquel ma mère a déclaré ne plus s'intéresser à moi. L'âge auquel les représentations sont suffisamment nombreuses pour fabriquer un environnement habitable, fini. Ce pourquoi les représentations inachevées d'avant ne sont plus qu'encombrement.

La dame rondouillette à la cinquantaine pourrait être ma mère. Ça ne lui ressemble pas, elle n'a commencé à prendre de l'embonpoint que fort tard, à 75 ans passé, il me semble. Mais là où ça lui ressemble, c'est son exigence de vide et de propre. Là, je reconnaissais celle qui m'a appris la propreté. Elle a dû être un peu exigeante et j'ai dû, en compensation, prendre appui sur mon père qui, bien sûr, travaillait et, comme la plupart des pères de l'époque, ne s'occupaient pas des enfants, ou de façon fort lointaine.

Tout cela est évidemment reconstitution d'après coup en fonction des indices symbolisés qui surnagent dans cette mer(e) Réelle. Oui, ce sera toujours sans fin, puisque les traces laissées là dans la mémoire sont in-finies. On pourrait assimiler le travail de débarrasser à celui de symboliser : mais non, c'est trop tard, les artistes de l'époque ne sont plus jamais revenus, le petit garçon est oublié. Il s'agit de se débarrasser de ce dont il est impossible de se débarrasser.

Je retrouve la fonction symbolique du fort-da (appelée pulsion de mort par Freud) : jeter au loin, se débarrasser de la Chose pour en ramener une représentation. Mais ici ça se heurte à un Réel : impossible à symboliser ; il faut donc jeter et rejeter sans cesse.

dimanche 25 août 2019

